

**Vernissage de l'exposition
« Au-delà » d'Emmanuel Wüthrich
Espace Ste-Croix, Fontenais,
le vendredi 6 septembre 2024**

Mesdames et Messieurs,
Chères et chers amis,

L'artiste m'a demandé une présentation de son travail. C'est délicat parce que la vision d'une œuvre est en général une affaire intime.

Mais je comprends que, lorsqu'un artiste livre son travail au regard des autres, il puisse ne plus être en mesure d'en parler. C'est aux autres de s'en emparer à ce moment-là. Et l'homme de plume dans la chaîne est un passeur.

Il transparait, à mon sens, du travail d'Emmanuel Wüthrich, une sorte d'incertitude déterminée qui amène l'artiste à chercher toujours, à proposer diversement mais à suivre une ligne très cohérente, je dirais presque : une ligne de vie, que balise le rappel constant de la mort.

L'eau, la lumière, le temps, le *sens*... La matière physique et les pensées philosophiques lui sont un impérissable matériau. Il les mêle mais il y a un ordre. Parce que c'est l'esprit qui actionne la main, pas l'inverse. Les idées s'enchaînent, et catalysent ce que je ressens comme une intense poésie du désarroi. Derrière cette beauté mise en abîme et en équilibre, derrière ces assemblages de pièces horizontales ou verticales, on perçoit l'écho d'une véritable indignation.

Un artiste n'est jamais indifférent au monde. Parce que l'art questionne. Parce que l'art renvoie. Parce que l'art désarçonne parfois. L'art, ce n'est pas du beau ou du pas beau. L'art c'est de l'émotion, c'est du vague à l'âme. Les vagues,

justement, Emmanuel Wüthrich les a déjà réinterprétées, et s'il le fait encore ici, ce n'est pas pour ce qu'elles ont de beau, c'est pour ce qu'elles ont d'immense et de tragique parfois.

La migration désespérée à laquelle le monde est souvent indifférent, apparaît dès l'entrée, ici, dans cette église, avec la Méditerranée ; ces 144 plâtres cyanotypés, oui, 144, comme le numéro d'appel d'urgence.

Vous me croirez si vous voudrez, mais c'est involontaire. Je vois en cette inconsciente mise en calque une expression supplémentaire de la constance puissante qui anime l'artiste. Ces 144 pièces, différentes et parentes, nous rappellent que l'humanité est une. Elles nous rappellent aussi l'infini des vagues, et elles nous rappellent encore les disparus nombreux, perdus notamment dans la Méditerranée, « notre mer » disaient les anciens, Mare Nostrum... Qui est tellement « nôtre » qu'on y refoule aujourd'hui ceux qui la traversent pour fuir et pour tenter de trouver une vie... même pas meilleure – une vie.

Et *au-delà* – le titre de l'exposition – au-delà, il y a l'horizon. Un assemblage, encore. L'horizon poétique se compose d'expériences et de questionnements. Il y a de la lumière. Toujours. Diffuse, fragile. Une lumière d'espoir. Les pièces d'Emmanuel Wüthrich, impressionnées et impressionnantes et l'horizon posé en miroir, sont des appels à la réflexion. On pourrait s'en passer. On pourrait ne se poser aucune question. L'art après tout n'est pas directif, dans un pays préservé du fascisme. L'art est une invitation qui amène le spectateur dans un univers que lui ou elle va compléter. L'artiste montre des portes, il prête les clés. Ensuite, c'est à nous d'entrer, d'apprécier, de ressentir et d'exprimer.

C'est ce qu'a fait Wüthrich déjà lors de sa résidence à Paris, cette ville qui néglige les campements de toile auxquels lui a prêté attention. Il n'est jamais frontal, il n'est jamais direct, parce qu'une définition graphique trop précise ne permettrait pas l'évocation. L'évocation, c'est un champ ouvert, avec des recoins à découvrir. L'artiste est là pour stimuler.

L'artiste est-il un acteur ? Certainement. Mais à chaque fois, Wüthrich nous laisse le *final cut*. C'est à nous, en notre tête, de voir ce qu'il donne à voir. C'est comme, parfois, un Tinguely sans les chaînes et les courroies. Tout est là, les moteurs, les couleurs, les tuyaux, tout est en place et c'est le visiteur qui tend les chaînes et qui actionne le mécanisme - et alors tout bouge et tout remue, la vision et la conscience aussi.

Voilà les cyanotypes. Ces traces de lumière sur un support en plâtre maintes fois léchés. De l'eau, toujours ; et puis la lumière qui éclaire et le badigeon qui révèle. Ces pièces n'ont pas un sens. Physiquement du moins. On peut les tourner. Elles interrogent alors différemment. On peut les interpréter.

Vous me voyez venir : ce ne sont pas les pièces qui ont un sens. C'est l'œuvre d'Emmanuel Wüthrich. Elle est diverse, solide, multi-dimensionnelle et très présente, jusque dans les niches et les recoins, ici, où les formes méditatives paraissent succéder aux statues votives.

Mesdames-Messieurs,

Manu est un romantique atterré. Sur le radeau de la Méduse, il a vogué avec Géricault. À sa fenêtre, il a chéri l'oiseau mort. Dans des lieux d'accueil, il a entrevu l'humanité dont trop souvent d'autres se détournent. Il est attentif et empathique.

Une notice que vous avez peut-être lue sur l'affichette dit que, dans « le langage d'Emmanuel Wüthrich, la notion de transversalité est essentielle et que l'artiste, en cela, cherche à tisser des liens avec la philosophie, la littérature, le théâtre, la musique ou le multimédia. Bref, il cherche à dépasser le médium plastique pour élaborer une toile culturelle qui va au-delà de l'individu et des cadres figés ».

C'est une approche très méthodique. Presque obsessionnelle. Imaginez que, depuis 2002, chaque jour, cet artiste capte sur un papier, au travers d'une lentille primitive, la lumière qui va délivrer, par le jeu des impressions et selon l'influence

de la météo, de petits cyanotypes qui s'additionnent dans des boîtes mémorielles, comme un extraordinaire calendrier, de l'avant, du présent et de l'après. Ces empreintes, écrivait Isabelle Depoorter-Lecomte, révèlent l'éphémère. Wüthrich saisit l'éphémère parce que, dit-il, ce n'est pas le temps qui passe, c'est nous.

Ce que nous voyons ici dans la nef, ces instantanés poétiques, ces respirations légères dans le poids du plâtre fixé 144 fois, 12x12, comme les tribus, comme les apôtres, ces monolithes sont une extension de ce travail et l'illustration d'une méthode quasi scientifique.

Et ce n'est pas du bleu Klein. C'est du cyan Manu. C'est la teinture du temps.

Au XVIIe siècle, Spinoza considérait que les passions humaines doivent être traités comme des lignes, des surfaces et des volumes. Cette vision est scientifique, donc rationnelle – et elle est aussi philosophique. L'art, la science et la posture politique se superposent. Manu opère une symbiose : il absorbe, et nous propose de voir ce qui nous échappait.

Les peintres japonais traditionnels contemplant ainsi leur sujet pendant des heures, puis ils frappent d'un trait leur papier de fleurs. Emmanuel Wüthrich se nourrit de tout, à son rythme – et tout rejaillit un jour, concentré.

Et quand tout se délie, en réalité, tout se lie.

Au moment où une main anonyme, je crois, peignait en cette église Ste-Croix un Christ en douleur, Leonard de Vinci enjoignait ses contemporains à « *apprendre à voir* » et à « *prendre conscience que toute chose est connectée à toute autre chose* ». Alors oui, il y a l'approche philosophique, il y a l'approche religieuse, il y a l'approche scientifique, il y a l'approche métaphysique, il y a l'approche artistique – pourquoi faudrait-il tout dissocier ?

Dans ma lecture de cette exposition, rien n'est dissocié. Il y a une intention, et une somme. Emmanuel Wüthrich confronte le lointain sidéral et l'ici terrestre ;

il explore l'infini et il observe la finitude – qui n'est pas « la fin » mais l'état de ce qui est limité. La vie, par exemple.

Ses vases, qu'on verra aussi – ou plutôt ces vases de Morandi réinterprétés par lui – pourraient recueillir nos pensées ; mais comme ils sont diaphanes, elles pourraient s'en échapper. Elles pourraient voguer jusqu'au transept, et là, ce choc : le Christ couché de Holbein, ou plutôt le lavis que propose Emmanuel sur ce thème réaliste. Qu'est-ce à dire, que fait-il là ?

L'œuvre, qu'on peut voir au Kunstmuseum de Bâle, cette œuvre en son temps avait brisé les codes. Cette représentation morbide liait au fond le Grand mystère et ses représentations bibliques, jusque-là généralement oniriques, au strict réalisme de la mort. C'était audacieux. On peut imaginer que Érasme et son ami Amerbach, le commanditaire présumé, en avaient débattu. En donnant à cette transposition sa propre taille physique, Emmanuel Wühtrich ne se prend pas pour le Christ mais il semble traduire en espérance sa propre interrogation.

Quel rapport entre tout cela ? Cette mer de cyan, ces vagues, ces vases, cet horizon, ce Christ... Peut-être une dénonciation de l'indifférence ? Peut-être une ouverture vers *l'au-delà* et donc la confirmation d'une confiance, difficile à définir mais rassurante... Je vous l'ai dit : à chacun son interprétation. Moi, ce sont les miennes. A votre tour de proposer. Manus m'a donné carte blanche ; je reste frappé par son humanité affligée, par la beauté de l'ensemble et par la cohérence de ce qu'il propose. Dans le fond comme dans la forme, cette continuité, c'est ce qui différencie un travail d'une œuvre.

Je vous souhaite bonne visite, de l'émotion et beaucoup de questionnements.